

## Le conte, la peur et les enfants

Aurélien Boivin

Numéro 86, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44834ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, A. (1992). Le conte, la peur et les enfants. *Québec français*, (86), 91–91.

## LE CONTE, LA PEUR ET LES ENFANTS

lire leurs élèves. Il faut aussi que les administrateurs scolaires et les autorités du ministère de l'Éducation (et peut-être des Affaires culturelles) se concertent pour enrichir les bibliothèques scolaires et municipales qui sont souvent dans un état de pauvreté extrême en regard du livre québécois pour la jeunesse. Il faut inculquer aux jeunes le sentiment d'appartenance, il faut les sensibiliser dès leur jeune âge à la culture québécoise. Pour agir en ce sens, il faut croire en cette culture. Tout le monde n'est pas sensibilisé à la culture d'ici.

L'enseignement de cette littérature est devenu une réalité. Des efforts sont faits dans certaines universités. Nous avons une longueur d'avance sur la France dans ce domaine. Il y a même des projets de recherche consacrés spécifiquement à cette littérature, il existe aussi des revues qui se consacrent à sa diffusion. Oui, je suis optimiste devant tant de réalisations. Les étudiants inscrits à nos programmes sont de plus en plus nombreux et de plus en plus sensibilisés. On n'a pas à les convaincre de l'importance de la littérature de jeunesse quand ils rejoignent le marché du travail. Ils ne se satisferont pas longtemps de demi-mesures, car ils croient en cette littérature dans l'apprentissage des jeunes. Il ne faut pas que les livres de littérature de jeunesse soient uniquement prétexte à l'apprentissage de la lecture et à des exercices de grammaire.

*Quels sont vos cinq auteurs québécois préférés dans le secteur de la littérature de jeunesse ?*

### Guérette

Question quelque peu piégée ! Je fonce. D'abord Ginette Anfosse, qui obtient beaucoup de succès auprès des jeunes à qui elle sait parler. Son imaginaire est riche et elle sait transcender les réalités quotidiennes dont elle s'inspire. En science-fiction, mon choix s'arrête sur Denis Côté, fort populaire auprès des jeunes qui dévorent ses livres et qui l'assaillent lors des Salons du livre, et sur Daniel Sernine, qui a aussi tâté du fantastique. J'aime beaucoup Raymond Plante qui a contribué depuis 15 ans à l'essor de la littérature québécoise pour la jeunesse et qui n'a pas eu peur d'exploiter un thème tabou : la sexualité. Je ne voudrais surtout pas oublier Bertrand Gauthier qui a permis à cette littérature d'être lue à l'étranger. Cinq ! Mais il y en a d'autres fort intéressants dont les œuvres ont su rejoindre les jeunes.

Dans *Peur de qui ? Peur de quoi ? Le conte et la peur chez l'enfant*<sup>1</sup>, Charlotte Guérette, spécialiste de littérature de jeunesse, a voulu mesurer « l'importance qu'occupe la fiction affective, plus spécialement celle de la peur, des contes modernes chez les enfants dans leur développement normal » (p. 9). Elle s'est inspirée des travaux de Jérôme L. Singer et Dorothy Singer qui « ont mis en place un outil fort utile [permettant] d'étudier, dans le jeu, les effets d'émissions télévisées de fiction sur l'expression de l'agressivité d'enfants de niveaux préscolaire et primaire » (p. 10). En même temps, elle s'est donné pour tâche de vérifier la pertinence de ce modèle à partir du conte moderne, c'est-à-dire du conte écrit par un auteur et signé de son nom, en privilégiant les mêmes variables dépendantes, soit la peur et l'imagination des enfants de 5 et 6 ans fréquentant une classe maternelle. L'expérimentation qu'elle a poursuivie auprès de cette clientèle l'a amenée « à préciser, par l'observation de jeux libres, le processus de l'expression de l'imagination et celui de l'expression et du contrôle de la peur chez les enfants étudiés » (p. 10).

L'expérience s'est déroulée pendant plusieurs semaines dans deux écoles de la région de Québec auprès de 77 enfants (33 filles et 44 garçons) appartenant à des milieux socio-économiques moyens et favorisés, et provenant de quatre classes de maternelle (deux par école), où une classe a été choisie au hasard comme groupe expérimental et l'autre, comme groupe témoin. Après une phase dite expérimentale, la responsable a entrepris son expérience en soumettant d'abord quelques enfants des quatre groupes à un prétest (« Questionnaire sur l'imagination » et le test « J'ai peur »), opération qui lui a permis d'identifier les peurs communes des enfants, soit la peur d'un animal (le serpent), d'un personnage réel (le bandit) et d'un animal imaginaire (le dragon). Puis a eu lieu la narration de trois contes choisis en regard des peurs identifiées.

C'est à partir de l'observation de périodes de jeu libre que s'est déroulée l'expérimentation proprement dite. La responsable comptait alors vérifier ses deux hypothèses et ses deux sous-hypothèses de départ. Elle était convaincue que les enfants du groupe expérimental auraient plus d'imagination après l'expérience et contrôlèrent plus leurs peurs, contrairement à ceux du groupe témoin, qui n'avaient pas eu droit à la narration des contes. Pareillement, elle croyait que les enfants du premier groupe seraient plus imaginatifs et contrôlèrent

plus leurs peurs dans leurs jeux que ceux du second groupe.

L'expérience, habilement présentée et longuement commentée dans toutes les phases de son déroulement, n'a pas permis de vérifier ces hypothèses et sous-hypothèses, ainsi que l'explique l'auteure dans la troisième partie de son ouvrage : l'imagination et les peurs des enfants des deux groupes étaient égales, avant et après l'expérience de la narration des contes, donc tant au prétest qu'au post-test. Contre toute attente, l'expérience a toutefois permis de démontrer des différences notables quand on comparait les enfants à l'intérieur d'un même groupe : les enfants qui avaient peu d'imagination ou qui avaient davantage peur dans le groupe expérimental ont présenté une amélioration de l'imagination et une atténuation de leurs peurs, au post-test. En revanche, « l'imagination a diminué entre le prétest et le post-test chez plusieurs enfants qui avaient beaucoup d'imagination au prétest mais auxquels ces contes n'ont pas été racontés » (p. 122). En outre, « l'analyse spécifique de la peur a mis en lumière le fait que les enfants du groupe expérimental qui avaient une grande peur des serpents, des bandits et des dragons au prétest avaient atténué nettement leurs craintes au post-test », alors que ces mêmes peurs avaient toutefois « augmenté, entre le prétest et le post-test, chez plusieurs enfants qui en avaient peu au prétest mais auxquels les contes n'ont pas été racontés » (p. 122). Ainsi en est-il des deux sous-hypothèses, ce qui prouve que le récit des contes modernes influe vraiment sur les deux variables de la peur et de l'imagination chez les enfants de 5 et 6 ans qui avaient une grande peur des serpents, des bandits et des dragons et chez ceux qui avaient peu d'imagination. Ces peurs diminuent et l'imagination augmente, entre le prétest et le post-test.

Voilà une étude intéressante qui nous éclaire sur le rôle que joue le conte dans le développement de l'enfant et qui révèle aussi l'importance de la fonction affective, spécialement celle de la peur des contes modernes chez les jeunes. C'est une étude qui, en dépit de l'effet de répétition inévitable, sera d'une grande utilité tant pour les éducateurs que pour les parents qui ont à cœur l'éducation de leurs enfants. On ne peut que reprocher à l'auteure de ne pas avoir conduit son expérimentation auprès d'une clientèle plus vaste et sur une plus longue période. Peut-être que les résultats auraient été différents.

1. Montréal, Hurtubise HMH, 1991, 140 p.